

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 29

Artikel: Johanna Spyri
Autor: Spyri, Johanna
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198842>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et comme je tirai de ma poche une cigarette :

— Vous fumez la cigarette, Mossieu?

— Un peu, vous voyez. Peut-on vous en offrir une.

— Merci bien, merci, cigare, cigarette, tout ça c'est de la *boultia* pour moi ; la pipe, tant que vous voudrez.

— Alors, tous mes regrets, je n'ai pas de pipe sur moi, sans cela...

— Oh ! soyez sans peine, j'ai ce qu'il me faut.

Et, en effet, il tira de sa blouse une énorme bouffarde, d'où sortit bientôt une fumée de locomotive.

— Aloo, reprit-il, après quelques bouffées, Mossieu va sans doute prendre l'air des montagnes, faire des velligiatures, comme vous dites à la ville ? Y a justement un hôtel tout battant neuf au Pont. Ma foi, je l'ai vu l'autre jour, c'est rude beau.

— C'est précisément à l'Hôtel du Lac de Joux que je vais, mais pas pour faire « des velligiatures », malheureusement. Je rentre déjà ce soir à Lausanne.

— Ah !... Voilà !...

Le train entraînait en gare du Pont.

Comme nos quotidiens de lundi l'ont annoncé, dimanche a eu lieu l'inauguration du grand hôtel construit à l'extrémité nord du lac de Joux, à quelques minutes à l'est du Pont.

Admirablement situé sur une petite éminence qui domine le lac, et d'où l'on jouit d'une vue très étendue, entouré de bois de hêtres et de sapins, de sentiers perdus sous les branches, qui invitent jeunes et vieux aux nonchalantes flâneries, à une altitude où l'air est déjà pur et salubre, le nouvel hôtel est sûrement destiné à devenir le rendez-vous de tous ceux qui préfèrent aux beautés sauvages et crues des Alpes les sites plus reposants et plus tranquilles du Jura. C'est précisément à leur intention que cet emplacement unique a été choisi. Au val de Joux, mieux que partout ailleurs, on trouvera tout ce qu'il faut pour se remettre du surmenage d'esprit qu'occasionne la vie fiévreuse des grandes villes.

Ajoutez à toutes ces attractions naturelles le confort « dernier cri » qu'offre l'hôtel : salles spacieuses, grande véranda vitrée au midi, salon de musique, de lecture, salle de billard, lumière et ascenseur électriques, bains et hydrothérapie, chauffage central, etc., etc., n'est-ce pas assez pour satisfaire les plus difficiles ?

On a gaiement inauguré dimanche ce nouveau hôtel. Banquet copieux et bien arrosé ; discours spirituels, productions variées et charmantes, au nombre desquelles celles de *La Jurassienne*, une de nos meilleures sociétés instrumentales. A cinq heures, tout le monde était encore à table.

Que de vœux, que de souhaits de prospérité au nouveau-né, en ces quelques heures ! S'ils se réalisent tous, — ce que le *Conteur* espère, — les intéressés les plus optimistes ne pourront demander mieux.

Le chemin de fer envahisseur, qui, depuis quelques années, a étendu ses bras dans toutes les directions et troublé de son sifflet strident tant de délicieuses solitudes, n'a pas épargné la Vallée. Mais au moins a-t-il réservé au voyageur une bien agréable surprise : C'est à la sortie du tunnel, avant d'arriver au Pont. Non seulement c'est la nuit et le jour, mais encore l'œil émerveillé aperçoit tout à coup, comme par enchantement, le ravissant lac des Brenets avec ses rives verdoyantes, le coquet village des Charbonnières et, plus loin, les gracieuses collines sur lesquelles s'appuie le Jura. Ce spectacle inattendu arrache un cri général d'admiration. Le train avance, l'horizon s'élar-

git, le lac de Joux apparaît à son tour. C'est le bouquet !

Bien des années ont passé depuis le moment où, bambins de dix ou douze ans, nous allions faire, sous l'œil sévère du maître d'école, l'ascension de la Dent de Vaulion. Il n'y avait alors au Pont ni chemin de fer, ni lustrerie, ni grand hôtel, ni *Caprice*. Que de changements déjà ! Profitez donc, admirateurs de la riche et belle nature, d'aller faire un séjour là bas, avant que le flot toujours montant de l'industrie alpestre vous ravisse encore ce coin de terre.

H.

Johanna Spyri.

Il y a quinze jours est morte à Zurich, à l'âge de 74 ans, Mme Johanna Spyri, l'auteur d'une série de charmants ouvrages pour la jeunesse. Bien que ses livres aient été traduits en français, l'auteur de *Heidi*, de *Grilli*, de *Sina*, est relativement peu connue dans la Suisse romande. Il est vrai qu'elle n'a jamais voulu agiter le gong de la réclame, vivant très retirée et solitaire, depuis qu'elle avait perdu son mari et son fils unique.

Ses nouvelles, écrites toutes pour les enfants, sont rapidement devenues populaires dans les pays de langue allemande. Elles se distinguent par un je ne sais quoi de viril qui fait trop souvent défaut aux œuvres de ce genre. Johanna Spyri est entrée à merveille dans la peau des petits bonshommes qu'elle s'est proposée d'instruire et de récréer. Elle savait que les enseignements pédagogiques, les règles de morale et les sermons les assomment et que cela seul les intéresse qui est vivant, qui joue, rit et pleure comme eux. Ce ne sont donc pas des contes à dormir debout qu'elle a écrits pour eux, mais de simples histoires de la vie de tous les jours, où la pédanterie et le ton douceâtre font place à un esprit enjoué et gai et à une remarquable compréhension de l'âme de l'enfant et de ses besoins.

Une des plus célèbres des vivantes et saines nouvelles de Mme Spyri est *Heidi*. Nous pensons que les lectrices du *Conteur* qui ne la connaissent pas encore nous sauront gré d'en reproduire ici quelques pages.

V. F.

CHEZ LE VIEUX DE L'ALPE.

Le vieux montagnard, qui vivait solitaire dans son chalet, au-dessus de Mayenfeld, avait fait une horrible grimace en voyant qu'il devrait héberger la petite orpheline. Puisque ses tantes ne voulaient plus d'elle et qu'il était son grand-père, il fallait donc qu'il lui servît de père et de mère à cette fillette de six ans ! Cette perspective le tracassait. Assis devant sa porte, il n'avait pas encore levé les yeux sur l'enfant.

Heidi vint se placer en face de lui, et, les mains derrière le dos, se mit à le considérer en silence. Le Vieux de l'Alpe la regarda enfin.

— Que veux-tu ? demanda-t-il à l'enfant toujours immobile.

— Je voudrais voir ce qu'il y a dans le chalet, dit Heidi.

— Eh bien, viens ! Et le grand-père se dirigea vers la porte.

— Prends le paquet de tes habits, dit-il avant d'entrer.

— Oh ! je n'ai plus besoin de mes beaux habits, répliqua Heidi.

Le vieillard se retourna et fixa son regard sur la fillette, dont les yeux noirs brillaient dans l'attente des choses qu'elle allait voir dans la cabane.

— Elle n'est pas dépourvue de sens, se dit-il ; puis il lui demanda encore : Pourquoi n'en as-tu plus besoin ?

— J'aime mieux aller comme les chèvres qui ont des jambes si légères.

— Je veux bien, mais apporte tout de même le paquet, nous le mettrons dans l'armoire.

Heidi obéit. Le Vieux de l'Alpe ouvrit la porte, et l'enfant pénétra après lui dans une chambre de moyenne grandeur qui occupait toute la largeur du chalet. Le mobilier n'était pas considérable : une

table et une chaise devant la fenêtre ; dans un coin, le lit du grand-père ; dans l'autre, la grande chaudière au-dessus du foyer ; contre le mur, du côté opposé, il y avait une grande porte que le grand-père ouvrit : c'était l'armoire. Heidi s'avanza vivement et y jeta son paquet. Puis elle examina attentivement la chambre et dit :

— Où faudra-t-il que je couche, grand-père ?

— Où tu voudras, répondit-il.

Elle se remit à considérer tous les coins et recoins du chalet, cherchant une place pour y dormir. Dans l'angle, au-dessus du lit du grand-père, elle aperçut une échelle dressée contre le mur. Elle y grimpa bien vite et se trouva dans la fenière, où s'élevait un grand tas de foin parfumé. Par une petite lucarne ronde, on pouvait voir jusqu'au fond de la vallée.

— C'est ici que je couchera ! s'écria-t-elle. Viens voir, grand-père, comme il y fait beau !

— Oui, oui, je sais bien comme il y fait.

— Maintenant, je vais faire mon lit, continua l'enfant qu'on entendait aller et venir. Mais il faut que tu montes pour me donner un drap, parce que dans un lit on met toujours un drap pour pouvoir s'étendre dessus.

— C'est bon ! cria d'en bas le grand-père. Puis il alla à l'armoire et tira de dessous ses chemises un grand morceau de toile grossière qui devait représenter un drap. Il le prit et monta l'échelle.

Le lit que Heidi s'était arrangé avait vraiment bonne façon ; elle avait roulé une botte de foin en forme d'oreiller, et de manière qu'elle eût le visage tourné en face de la lucarne.

Allons, c'est bien ! dit le grand-père ; tu vas avoir un drap, mais attends un peu. Et il prit une bonne brassée de foin, dont il doubla l'épaisseur de la couche, afin qu'on ne pût pas sentir le plancher au travers.

— A présent, arrive avec le drap.

Heidi pouvait à peine le porter, tant il était lourd. Elle alla le grand-père à l'étendre sur le lit, rentrant adroitement les bords sous le foin pour lui donner bonne façon. Puis elle considéra son œuvre d'un air pensif.

— Nous avons oublié quelque chose, grand-père.

— Quoi donc ?

— Une couverture ; car tu sais, quand on va dans son lit, on se met entre le drap et la couverture.

— Ah ! tu crois ? Et si je n'en ai pas ?

— Oh ! bien, c'est égal, grand-père ; nous ferons une couverture avec du foin. Et elle s'approchait déjà du tas pour mettre son idée à exécution. Mais le grand-père la retint.

— Attends un moment, dit-il en descendant l'échelle et en allant à son propre lit. Puis il revint portant un gros sac de toile bien épaisse.

— Cela ne vaut-il pas mieux que du foin ? demanda-t-il.

Heidi tirait le sac dans tous les sens pour le déplier, mais ses petites mains ne venaient pas à bout de cette lourde étoffe. Le grand-père vint à son aide. Quand la grosse toile fut étendue sur le lit, Heidi resta un moment en admiration devant cet arrangement, et dit :

— Cela fait une superbe couverture ! et tout le lit est très beau ! Je voudrais qu'il fût déjà nuit pour aller me coucher...

Soudain un coup de sifflet retentit. Le grand-père sortit aussitôt du chalet, suivi de Heidi. C'était Pierre le chevrier et son troupeau qui redescendaient de l'alpe en cabriolant et en se bousculant. En un clin d'œil, Heidi fut au milieu des chèvres. Elle les caressait les unes après les autres, tout en poussant des cris de joie. Arrivé près du chalet, le troupeau fit halte et deux jolies chèvres, une blanche et une brune, s'en détachèrent et vinrent lécher la main du vieillard, qui leur présentait un peu de sel.

— Sont-elles à nous toutes les deux, grand-père ? Couchent-elles à l'étable ? Resteront-elles toujours chez nous ?

C'est à peine si le grand-père avait le temps de répondre oui, oui à toutes ces questions.

Quand les chèvres eurent fini leur sel, le Vieux de l'Alpe dit à la petite :

— Va chercher ton écuelle et apporte la miche.

Heidi obéit et revint bien vite. Le grand-père se mit à traire la chèvre blanche ; quand la tasse fut pleine, il la tendit à l'enfant, avec une tranche de pain.

— Voilà pour toi ; mange vite et monte te coucher. Moi, je vais rentrer les chèvres. Dors bien !

